

Elena Poniatowska



Leonora



PRIX CERVANTES 2013

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les brumes du Lancashire où elle est née, le Paris bohème des années 1930 où elle s’élève au contact des surréalistes, ou sous le soleil ardent du Mexique où elle choisit d’ancrer sa vie, Leonora Carrington, artiste peintre, romancière et dramaturge, était jusqu’en mai 2011 le dernier symbole vivant de l’“amour fou”.

Une vie comme un roman pour la “Fiancée du vent” de Max Ernst, qui place l’art au centre de ce monde et l’aimera jusqu’à la folie : celle qui passe par l’expérience d’un établissement psychiatrique plutôt que l’aliénation goûtée par les surréalistes. L’odyssée de Leonora, tout en fuites – tant géographiques que mentales –, porte les rêves et les cauchemars du xx^e siècle : l’irruption du nazisme et de la guerre, les exactions de l’Espagne franquiste, mais aussi la résistance et la fraternité, la ferme conviction que l’art peut transformer les consciences.

À tourner les pages du livre de sa vie, on côtoie Breton, Éluard, Ernst, Buñuel, Picasso ou Duchamp, Peggy Guggenheim dans sa fameuse galerie de New York... On s’attache surtout à une femme incandescente, viscéralement libre et passionnée, surréaliste par nature.

ELENA PONIATOWSKA

Elena Poniatowska est née à Paris en 1932. Précurseur d'un journalisme mêlant information et littérature, elle mène, en parallèle, une carrière littéraire prolifique. Romans, contes, chroniques, entretiens : elle a publié une quarantaine d'ouvrages.

Grande figure de la scène littéraire et politique mexicaine depuis plus de cinquante ans, elle est une infatigable porte-parole de la mémoire collective de son pays, de ses grandes figures artistiques à ses nombreux laissés-pour-compte.

DU MÊME AUTEUR

VIE DE JÉSUSA, Gallimard, 1980.

CHER DIEGO, QUIELA T'EMBRASSE, Actes Sud, 1984 ; Babel n° 65.

LA FILLE DU PHILOSOPHE, Actes Sud, 1989.

LILUS KIKUS, Les Perséides, 2006.

Illustration de couverture :

Leonora Carrington, *Myth of 1 000 Eyes*. © ADAGP, Paris, 2012

Titre original :

Leonora

Éditeur original :

Seix Barral, Barcelone

© Elena Poniatowska, 2011

c/o Guillermo Schavelzon & Asoc., Agencia Literaria

www.schavelzon.com

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01362-2

ELENA PONIATOWSKA

Leonora

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Fell

ACTES SUD

*À Thomas Haro Refuveille,
mon petit-fils aîné.*

CROOKHEY HALL

Sur la nappe de la table de la salle à manger les assiettes s'agrandissent et les quatre enfants, Patrick, l'aîné, Gerard et Arthur prennent du porridge au petit-déjeuner ; Leonora en a une sainte horreur mais la nurse, Mary Cavanaugh, dit qu'au centre de l'assiette d'avoine elle découvrira le lac Windermere, le plus beau et le plus grand d'Angleterre. Alors la fillette, cuillère à la main, mange les flocons d'avoine à partir du bord, elle commence à entendre l'eau et elle voit le friselis des vaguelettes à la surface car elle a atteint le Windermere.

Des yeux verts des trois garçons, ce sont ceux de Gerard qu'elle préfère parce qu'ils sourient.

La salle à manger est sombre, de même que le reste de Crookhey Hall. Depuis qu'elle est petite, Leonora est familière de la suie. Peut-être bien que la Terre n'est qu'une immense cheminée. La fumée des usines textiles du Lancashire accompagne ses jours et ses nuits et son père est le roi de la noirceur, le plus noir de tous, celui qui sait faire des affaires. Les hommes qu'elle voit dans la rue sont charbonneux eux aussi. Son grand-père a inventé la machine qui fabrique le Viyella, un mélange de coton et de laine, et Carrington Cottons est une autorité dans la région dont elle pollue l'air de ses cendres. Quand son père, Harold Wilde Carrington la vend à la firme Courtaulds, il devient le principal actionnaire d'ICI, Imperial Chemical Industries.

À Crookhey Hall il faut beaucoup marcher pour aller d'un endroit à un autre. La maison gothique est habitée par les Carrington, Harold le père, Maurie la mère, Gerard, le frère pendu aux basques de Leonora et son compagnon de jeu, ce qui n'est

pas le cas de Patrick, trop âgé, ni d'Arthur, trop petit. Deux chiots scotch-terriers partagent leurs loisirs, *Rab* et *Toby*. Leonora s'accroupit devant *Rab* pour le regarder dans les yeux et son nez frôle le museau du chien.

— Tu marches à quatre pattes? – lui demande sa mère.

Leonora lui souffle en pleine face et *Rab* la mord.

— Pourquoi fais-tu cela? Il pourrait te laisser une cicatrice – s'alarme la mère.

Si les adultes demandent aux enfants pourquoi ils font une chose ou une autre, c'est parce qu'ils ne savent pas pénétrer dans cette contrée mystérieuse que partagent les enfants et les animaux.

— Tu es en train de me dire que je ne suis pas un animal? – demande, ébahie, Leonora à sa mère.

— Si, tu es un animal humain.

— Je sais que je suis un cheval, maman, à l'intérieur de moi je suis un cheval.

— En tout cas tu es une pouliche, tu as la même impétuosité, la même force, tu fonces sur les obstacles et tu les franchis, mais ce que je vois devant moi c'est une petite fille toute de blanc vêtue avec une médaille autour du cou.

— Tu te trompes, maman, je suis un cheval déguisé en petite fille.

Tartare est un cheval de bois sur lequel, depuis toute petite, elle se balance plusieurs fois par jour. “Galope, galope, *Tartare*.” Ses yeux noirs étincellent, son visage s'effile, ses cheveux sont les crins d'un coursier, les rênes claquent furieusement autour de son cou, qui s'allonge.

— Prim, descends maintenant – demande Nanny. Tu es là depuis longtemps. Si tu ne mets pas pied à terre, c'est à toi que ton père va venir passer un mors entre les dents.

Ses enfants ont peur de Harold Carrington. Ils vivent à part, leur royaume est la nursery, et ils saluent leurs parents une fois par jour. Parfois les adultes les requièrent à l'heure du thé dans le salon ou la bibliothèque. Ils n'ont la permission de parler que si on les interroge. “Avec du citron ou avec du lait?”, demande leur mère tout en soulevant de son bras droit la théière de Sheffield. Elle a la curieuse habitude de dire : “Il y a par ici quelqu'un qui vient de tacher sa robe... Il y a par ici quelqu'un qui aspire son

thé... De l'encre noire s'est glissée sous les ongles de quelqu'un que je vois en ce moment... Il y a par ici quelqu'un qui montre du doigt... Il y a par ici quelqu'un qui heurte l'intérieur de sa tasse avec sa cuillère... Il y a par ici quelqu'un qui ne se tient pas droit sur sa chaise..." et les quatre frères et sœur se redressent à l'unisson. Leonora voit passer les domestiques comme des courants d'air, ils ne lui parlent pas, ou à peine. Seuls lui adressent la parole l'institutrice française, Mlle Varenne, la nurse, et le tuteur de ses frères, qui lui enseigne le catéchisme à elle aussi.

Certes, les adultes demandent : "Comment vont tes études? Pourrais-tu me lire un passage à voix haute?" Les bonnes manières se tassent contre les murs, les grands miroirs, les tabourets, les tasses de thé bouillant qu'il faut tenir droites en les portant à sa bouche, les tableaux des ancêtres incapables du moindre clin d'œil complice. Ici tout est cassable, il faut faire attention à l'endroit où l'on met les pieds et rester sur ses gardes.

— Leonora, pourrais-tu me parler de tes progrès en classe?

Harold Carrington la regarde avec sympathie. Il apprécie son intelligence. Leonora récuse le discours des adultes, ce qui le surprend. Il la suit des yeux le long des couloirs de Crookhey Hall : il la trouve gracieuse. Pour elle il ne ménagera ni ses efforts ni son argent.

Les cours s'égrènent interminablement, comme les grains du chapelet. Mr Richardson, un petit gros, torture Leonora avec son cours de piano, deux fois par semaine. Les longs doigts de la fillette atteignent une octave, ce qui permet au professeur d'assurer à Maurie que sa fille peut parvenir à être une bonne pianiste. Chaque fois que Richardson penche la tête sur le clavier, ses toutes petites lunettes tombent et Leonora les cache jusqu'à ce qu'il l'implore de les lui rendre. Ensuite viennent les cours d'escrime et de danse, qui se ressemblent : il faut sauter en arrière et en avant, et faire mouche. Elle préférerait courir dans le jardin avec ses frères, plutôt que de suivre des cours de couture ou de broderie, et de rage elle se pique le bout des doigts parce qu'on ne l'autorise pas à sortir.

Toute l'aile droite de la maison appartient aux enfants, Harold et Maurie les confient à l'institutrice et à la nurse. Mlle Varenne mange à la même table que ses parents, tandis que la nurse irlandaise

passé ses jours et ses nuits avec les enfants, qui l'adorent. Bien qu'elle soit petite et frêle, il est réconfortant de s'appuyer sur son épaule ou son giron. Elle les fascine avec ses histoires d'êtres minuscules : les *sidhes*.

— Pourquoi je ne peux pas les voir, Nanny ?

— Parce qu'ils vivent sous terre.

— Ce sont des nains ?

— Des esprits qui prennent corps et sortent à la surface.

— Mais, pourquoi vivent-ils enterrés ?

— Parce que les Gaëls sont arrivés d'Espagne, commandés par Míl Espáine, et ils ont conquis l'Irlande. Alors les *sidhes* sont descendus au fond de la Terre pour se consacrer à la magie.

— Si les *sidhes* étaient tout petits je pourrais les voir, puisque je vois tout, Nanny.

— Personne n'a réussi à voir le très petit, Leonora, pas même les scientifiques avec leurs microscopes : "*Big fleas have little fleas / upon their backs, to bite them. / Little fleas have lesser fleas / so on ad infinitum.*"

Les *sidhes* sautent sur la table où Leonora fait ses devoirs, ils se glissent dans la baignoire où elle prend son bain, dans son lit quand elle se couche. Leonora leur parle à voix basse : "On va descendre ensemble au jardin, accompagnez-moi", "Mlle Varenne est une peste, aidez-moi à la faire disparaître", "On en a soupé de ses participes passés et de ses subjonctifs." C'est bien une Française.

— *Elle nous casse les pieds*^{*1} – dit Leonora. *She's breaking our feet* – traduit-elle à sa mère. "*Que tu voulusses, que nous fîmes, que vous fîtes**", tous ces temps verbaux, les Français eux-mêmes ne les utilisent plus.

Les *sidhes* sont même de meilleurs amis que Gerard : ils ont dévoré tous les deux Jonathan Swift, mais Gerard ne veut plus jouer aux lilliputiens, ni demander audience à l'empereur Blefescu. Les petits hommes qui sortent de terre conseillent Leonora, mais plus Gerard, et ils n'ont rien à voir avec l'Alice de Lewis Carroll, ni avec Beatrix Potter qui porte Peter Rabbit, son lapin, sous le bras. Tout cela est bon pour les petites filles. Les

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

sidhes sont les plus savants au monde, plus savants que le grand poisson dans l'étang, ce qui n'est pas peu dire, car le poisson sait tout. La fillette s'arrête sur le bord et il lui dit que tout va s'arranger et les reflets d'argent de son dos l'illuminent. Avec l'aide de Nanny, évidemment.

— Puis-je te poser une question à laquelle personne n'a jamais pu me répondre ?

— Pose-la.

— Quand mon père va-t-il mourir ?

— Ça, je n'en sais rien.

— Nanny, pourquoi devons-nous dormir la nuit ?

— Parce que tout est trop sombre pour qu'on puisse faire quoi que ce soit.

— Les chouettes, elles, le peuvent, les chauves-souris aussi. J'ai toujours voulu dormir accrochée par les pattes comme une chauve-souris.

— Oui, c'est une très bonne position, le sang circule bien dans la tête – approuve Nanny.

Pendant la nuit, Leonora la réveille :

— Je vois un enfant sans habits assis sur une branche du frêne et il m'appelle.

Nanny se lève et se penche à la fenêtre :

— Il n'y a personne.

— Je dois aller le chercher, il va geler sous le soleil blanc.

— Le frêne est le plus grand et le plus beau des arbres de la planète, il plonge ses racines dans la mer, ses branches soutiennent le ciel et, de même que le chêne et l'aubépine, les fées l'habitent et il n'accepterait aucun enfant sans leur permission – lui dit Nanny en s'asseyant au bord du lit pendant que la fillette se rendort.

La même chose se produit quand elles vont marcher autour de Crookhey Hall :

— J'ai vu un enfant qui m'a tendu sa petite main, une main minuscule, et j'allais lui donner la mienne quand il a crié et il s'est volatilisé.

— Je ne vois rien, Prim.

— Ne m'appelle pas Prim.

— C'est que tu es collet monté, regarde un peu comme tu allonges le cou.

— Je déteste que tu m'appelles Prim. Regarde, le voilà qui revient. Il vient de se cacher derrière un arbre.

Nanny cherche et lui sourit :

— On dirait que tu attires les *sidhes*.

— Oui, j'aimerais qu'ils jouent avec moi pendant toute la vie.

— Si tu lis, Prim, tu ne te sentiras jamais seule. Les *sidhes* te tiendront compagnie.

Dans la nursery, la fillette les dessine sur le mur et sa mère ne la gronde pas car elle-même peint les couvercles de boîtes qu'on vend dans les fêtes de charité. Maurie dessine des fleurs, qu'elle colorie ensuite, Leonora des chevaux et elle accumule les poneys sur le mur blanc. Maurie admire l'adresse de sa fille : "C'est très bien ce que tu as fait."

Si Nanny lui demande quel est le jouet qu'elle aime le plus, Leonora répond :

Tartare est mon préféré. Il déteste mon père.

Si on la gronde, elle enfourche le cheval. Si Gerard ne veut pas l'accompagner au jardin, elle monte *Tartare* jusqu'à ce que quelqu'un entre dans la nursery. Si on la prive de dessert à l'heure du repas, le balancement de *Tartare* supplée largement à la saveur de n'importe quel gâteau au chocolat.

L'odeur des plats qu'on prépare l'attire, peut-être parce qu'il est interdit d'entrer dans la cuisine. C'est dans cet antre que mijotent les mystères des *steak and kidney pies*, du *roast beef* et du *haddock*. La cuisinière, vieille et racornie, recroquevillée à côté du poêle, attend que le consommé se mette à moutonner. Sa fille, qui lui sert de marmitonne, lui dit d'aller se coucher, nom de Dieu, si elle se sent mal ; elle-même peut parfaitement la remplacer.

— Tu te plains toute la journée, maman.

— Sale bête! – crie la cuisinière. Je crève de douleur et tu n'as même pas pitié de moi!

— Pourquoi tu ne préfères pas te pendre? Les arbres ne manquent pas dehors et la corde est bon marché.

— J'aurais dû te noyer quand tu es née – répond la vieille, ridée de fureur.

Les gens peuvent-ils se traiter de la sorte? Leonora entre dans un monde différent de celui de la nursery, comme l'est également celui de l'écurie, auquel elle sait accéder sans rencontrer

personne qui pourrait l'empêcher de monter à cru, d'étreindre le poulain qui dresse les oreilles et piaffe à son arrivée. Dans la cuisine domine l'odeur de l'agneau. La soupe qui bout cuisine avec la litière, le fumier, l'aventure, le crin flottant au vent auquel s'agripper pour ne pas tomber, et la découverte, car, en plus des couteaux, les tiroirs renferment des odeurs qui à coup sûr viennent de Mésopotamie.

LA PETITE AMAZONE

Dans la nursery, Leonora revit les histoires que lui raconte Mary Cavanaugh et celles de sa grand-mère maternelle, Mary Monique, à Westmeath.

— L'Irlande est le carreau vert émeraude sur l'édredon qui abrite la Terre – dit Nanny.

— Et qui borde la Terre pour qu'elle aille dormir ?

— Le soleil. Le soleil est la couverture des pauvres. En Irlande, c'est aussi la brume.

Les Carrington parcourent tous les jours les chemins de Westmeath et de la brume jaillissent des ombres qui se matérialisent : des oiseaux, des ânes, parfois un renard et, surtout, des chevaux comme ceux qu'aime Leonora et des bergers qui rameutent leur troupeau. Les quatre enfants partent en randonnée même quand il pleut. "C'est l'eau du baptême", dit Nanny, et ils ferment leurs parapluies, car si l'eau fait du bien aux laitues et aux légumes, elle transforme aussi les enfants en fruits. L'herbe se couche sur la terre, elle lui sert de drap, et Leonora aime la voir ployer sous le vent qui l'incline délicatement jusqu'à ce que sa joue touche l'oreiller. Comme la terre est douce et obéissante ! Les arbres se courbent eux aussi dans le vent et leurs branches surplombent les collines. Ils rentrent à l'heure du thé, le visage rougi et brillant, les cheveux couverts de minuscules gouttes d'eau, et Leonora porte en elle toute l'énergie équine de sa terre. "Tu as vraiment l'air d'une pouliche", lui dit sa grand-mère. Elle lui demande même si elle a des sabots à la place de chaussures, tant elle piétine le sol avec force. "Combien de pouliches dans chacune de tes jambes ?" La promenade la plus attrayante est

celle du Belvédère, avec son parc et ses jardins qui descendent comme un tapis royal jusqu'au lac. La grand-mère est la première à lever la tête :

— Que va-t-on nous raconter ce soir ?

Elle adore les histoires qui parlent d'amour : celle des trois pommes d'or dont la musique céleste s'égrène dans le vent, et celle de Caer, la jeune fille qu'Aengus Lac Og a vue se changer en cygne sur la rive du lac.

Elle lui raconte également que Noé a empêché la hyène de monter dans l'Arche, parce qu'elle dévorait des cadavres et qu'elle hululait en imitant le rire de l'homme. Mais après le déluge universel, il y eut un croisement entre le loup et la panthère, et la hyène réapparut. Leonora est obsédée par la hyène. Certains récits du Moyen Âge rapportent que la hyène a deux pierres dans les yeux et si on la tue, qu'on prélève les pierres et qu'on se les met sous la langue, on peut prédire l'avenir.

— Tu es une Celte, tu as la tête près du bonnet, tu es entêtée comme moi. C'est peut-être le côté saxon qui l'emportera chez toi et tu deviendras calculatrice – lui dit sa grand-mère, Mary Monique Moorhead.

Pat invite deux amis, des sauvages comme lui, les fils du pasteur Mr Prince, qui ligotent Leonora à un arbre, la prennent pour cible et la criblent de flèches comme un saint Sébastien.

Son père se rend à son club avec d'autres gentlemen qui fument et s'entretiennent des nouveaux membres susceptibles d'être élus, et c'est là qu'il boit son unique whisky de la journée avant de rentrer dîner chez lui ; sa mère reçoit des visites et elle en fait à son tour. Elle part en trombe et leur dit : “Soyez sages, je vais à une vente de charité. Je viendrai vous souhaiter bonne nuit si je reviens assez tôt.”

La fillette entre dans la bibliothèque paternelle sans frapper. Personne ne se risque à ouvrir la porte de cette pièce aux fenêtres étroites qui montent jusqu'au plafond, avec ses meubles d'ébène et ses tapis persans qui étouffent les pas.

— Tout le monde me déteste parce que je suis une petite fille. Mes frères jouent pendant que j'étudie.

— Tu ne vas pas jouer à des jeux de garçons – répond Harold Carrington.

— Mes frères et leurs affreux amis disent que les femmes ne peuvent pas faire comme eux et ils mentent parce que je peux faire tout ce qu'ils font. Je cogne aussi fort que Gerard et je dessine des chevaux, des dragons, des crocodiles et des chauves-souris mieux que Pat.

— Qui sont ces amis ?

— Les fils du pasteur Prince et ils racontent les blagues les plus horribles que j'aie entendues.

— Si tu veux, tu peux m'accompagner au curling – répond-il, éberlué par le caractère de sa fille.

— Je n'aime pas les palets ni les balais du curling. Je veux surtout que tu m'écoutes. J'ai trois frères qui font ce qu'ils veulent parce que ce sont des garçons. Quand je grandirai, je vais me raser la tête et me badigeonner le visage avec ton huile pour les cheveux pour que la barbe me pousse. Pat a des moustaches et à l'école de Stoneyhurst on l'appelle "Bobby moustaches". Une fois je l'ai appelé comme ça et il m'a battue.

— Je vais le punir.

— Laisse-moi continuer, papa. Je suis la seule qui suis obligée de pratiquer le piano pendant des heures, de me laver toute la journée, de changer de vêtement à tout bout de champ et de dire merci pour tout.

— Leonora, l'éducation des femmes est différente de celle des hommes. Vous devez être élevées pour plaire.

— Je ne veux pas plaire ! Je ne veux pas servir le thé ! Je veux uniquement être un cheval !

— C'est impossible... Et tu ne peux pas être une jument non plus. Tu ne peux être que toi-même.

— Maman dit que j'ai si mauvais caractère que je serai une sorcière avant d'avoir vingt ans.

— Ta mère se trompe sur ce point. Tu as du caractère et en cela tu me ressembles.

— Papa, je me moque de me retrouver toute ridée avant d'avoir vingt ans, ce que je veux c'est aller jusqu'à l'étang quand l'envie m'en prend, parler avec le grand poisson et grimper aux arbres comme les hommes.

Harold Carrington l'observe de toute la hauteur de sa chaise derrière son bureau. "C'est ma fille – pense-t-il –, elle est Carrington de la tête aux pieds."

À l'heure du café, après le repas, Mlle Varenne soutient que l'unique fille Carrington a trois fois plus d'énergie que ses frères et qu'il est difficile de la contrôler. Alors Harold Carrington lève les yeux du *Times* et répond que sa fille va devoir dépenser ce surplus d'énergie dans l'équitation.

Black Bess, son poney shetland, ne veut jamais galoper. Leonora crie : “*Gee up, Bessie!*”, et soudain *Black Bess* part au galop alors qu'auparavant il ne daignait même pas trotter. La nuit, elle rêve que *Black Bess* gagne le Grand National malgré son embonpoint. Imaginer que son poney, doux et replet, dépasse *Flying Fox* la comble d'aise car le *Renard Volant* de son grand-père n'a jamais perdu une course.

— S'il te plaît, papa, donne-moi un autre cheval, c'est de mon âge, *Black Bess* ne va jamais galoper comme je le souhaite.

Sa nouvelle jument s'appelle *Winkie*. Avec elle, elle apprend à sauter. Un matin, elle se cabre devant les barres, Leonora tombe et la jument roule sur elle.

— Il ne t'est rien arrivé, mais il se peut que *Winkie* ne soit pas la monture qu'il te faut.

— J'adore *Winkie*, papa.

Le garçon d'écurie cache à Maurie que sa fille sort la jument de son box et monte à cru à tout moment. Au début elle s'accrochait à sa crinière, mais plus maintenant. “Nous ne faisons qu'un”, dit-elle à sa mère. Quand elle cesse de galoper, elle s'étend sur le dos, la tête et les épaules sur la croupe du cheval, et elle regarde le ciel. Sa mère monte sur une selle d'amazone. Mère et fille partent ensemble dans la campagne et à cet instant, Leonora aime sa mère comme un poulain sa jument. “Descends les talons”, lui dit Maurie, “Ne décolle pas tes fesses de l'arçon.” Mère et fille se lancent au galop et sans mot dire Leonora dirige *Winkie* vers le lac et y entre avec elle. Sa mère s'arrête, stupéfaite. Leonora et la jument sortent sur l'autre rive dans un grand bruit d'eau brassée.

— Pourquoi as-tu fait cela? Tu es trempée.

— *Winkie* aime nager et moi j'adore la voir agiter ses pattes dans l'eau.

— C'est toi la pouliche emballée, pas elle. Pourquoi te livres-tu à ces folies?

— Ce n'est pas une folie, c'est une expérience. Tu n'as jamais fait d'expériences, maman ?

Des quatre enfants, Leonora est la rebelle. Elle l'est par nature et aussi parce que monter lui confère une liberté d'oiseau. *Winkie* est la plus fiable, celle qui la comprend le mieux, la complice. À peine commence-t-elle à galoper que Leonora se retrouve dans la même situation qu'avec le porridge, elle atteint le centre. Sa jument a de longs os comme elle, son pelage brille comme la toison de la fillette, elle la libère des adultes si sourcilleux.

— *I am a horse, I am a mare* – assène-t-elle à qui veut l'entendre.

Gerard la comprend :

— Tu es *a nightmare*, un cauchemar. La nuit j'entends tes sabots sur le plancher et je t'ai vue sortir au galop par la fenêtre, mais heureusement que ce n'est pas le cas, parce que si c'était vrai tu partirais pour toujours.

Leonora arrive en retard à table.

— Pardon, je me suis entretenue avec un cheval qui voulait me montrer son trésor.

— Les chevaux ne parlent pas – dit Harold Carrington.

— Ils parlent à Leonora – la défend Gerard. Je les ai vus lui toucher l'épaule avec leurs naseaux et lui demander comment elle va.

— Assez de bêtises! – Harold en lâche sa fourchette.

Les jours de chasse, les fox-hounds trépigment et se bousculent dans le chenil. Impatients de sortir, ils aboient, ils griffent la terre et leurs yeux dorés se font implorants. Ils rentrent mouillés, langue pendante, et ils arrosent le sol des bulles blanches de leur salive. Ils égaient la demeure de leur tumulte tandis que le gardien les enferme à nouveau. Si les chevaux ont leur lad, les limiers ont leur veneur, qui connaît toutes les réponses aux questions de Leonora. Que mangent-ils ? Comment ont-ils dormi ? Quand naîtront les chiots ? Comment leur enlève-t-on leurs puces ? Les chiens l'entourent comme les chasseurs font cercle autour de Carrington, qui leur offre du sherry ou du whisky, et les pousse à remuer la queue et à aboyer de rire.

Pendant des jours, subsiste une odeur d'écurie, de peau de bête, de terre, de sueur et de sang.

Harold chasse le faisan, les canards sauvages par centaines, la caille, le lièvre, et des milliers de perdrix qui ensuite apparaissent

dans des banquets funèbres sous forme de pâtés, de timbales, de mousses, de daubes. Avec leurs petits yeux morts, les cailles témoignent de la puissance de l'industrie chimique paternelle, qui ne s'appelle pas "Impériale" pour rien. Harold est lui aussi un empereur, il plante son couteau dans la viande. Et il donne des ordres. Apportez, montez, posez, faites, ouvrez, assaisonnez. Leonora trouve répugnant que la partie de chasse finisse dans son assiette. Une nuit, elle a rêvé qu'elle se retrouvait à l'aube avec un lapin ensanglanté gisant sur son ventre.

Ce que Harold Carrington ignore, c'est que le renard ricane, assis derrière sa chaise, que le loup fait des pitreries sur le pas de la porte, que le cerf traverse la table, que les perdrix dansent en se tenant par la main ; ils n'ont plus rien d'animaux abattus, ni de cadavres, ils ont gagné la partie et se moquent des fusils et des fox-hounds avec leur langue pendante.

— Il y a des enfants de race comme il y a des chiens de race – fanfaronne l'institutrice devant Mary Cavanaugh, qui a du mal à la suivre.

— Moi je constate que les enfants parlent à n'importe qui : les chiens, les chats, les canards, les oies qui se poussent du col et poursuivent leur route en se dandinant.

— Ils feraient mieux de se concentrer sur leur latin et leur grec. Moins d'imagination et plus de savoir, voilà ce que moi je leur demande ! La connaissance est synonyme de précision et ces enfants semblent plutôt portés à la divagation.

— Eh bien, même quand ils sont pressés, les animaux parlent à ces enfants.

— C'est vous, Nanny, qui êtes responsable de leur folie.

— C'est que j'ai atteint des hauteurs auxquelles vous ne parviendrez jamais, mademoiselle. Je voyage à travers les espaces sidéraux.

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Tout cela vient du fait que vous êtes française et les Français font une fixation sur la matière. "*Merde ! Merde* ! Shit ! Shit !*"

Un des professeurs jésuites de Patrick, le père O'Connor, vient le dimanche célébrer la messe dans la chapelle de Crookey Hall, et quelques voisins et invités y assistent. Bien que Harold soit protestant et qu'il n'ait foi que dans le travail, Maurie impose son

catholicisme. En outre le prêtre est intelligent. Après la messe on l'invite à dîner et il propose :

— Allons observer le ciel, là au nord on distingue très clairement la spirale de la nébuleuse d'Andromède, et également d'autres constellations.

Sur le visage de Leonora se reflète la lumière de l'étoile la plus brillante : Orion. "Regarde, là c'est Venus." Les planètes tournent au-dessus de la tête des enfants. Sur la voûte céleste, au Nord de l'Angleterre, les cercles de lumière d'Andromède sont parfaitement visibles :

— J'ai vu cette spirale dans mes rêves, je la connais bien, ce n'est pas la première fois – remarque Leonora.

— En fait la frontière qui existe entre le réel et l'imagination est extrêmement ténue – répond le père O'Connor.

— Dans ma famille on me dit que j'ai des visions depuis l'âge de deux ans et personne ne me croit, sauf Nanny et Gerard.

— Et Pat ?

— Pat est autoritaire et le fait qu'il étudie à Stoneyhurst n'est pas une garantie d'intelligence.

— Il y a des hommes et des femmes qui voient en rêve ce qui va leur arriver.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qui va m'arriver, par contre je sais clairement ce que je ne veux pas faire.

— Qu'est-ce que tu ne veux pas faire, Prim ?

— Ne m'appellez pas Prim, je déteste cela. Ce que je ne veux pas c'est ce que tout le monde fait.

— Oui, j'ai cru comprendre que vous causez certains problèmes.

La messe dominicale n'est pas la seule raison de la présence du père O'Connor ; en réalité la seule femme des quatre Carrington l'intrigue :

— En période de pleine lune je dors très mal.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une louve – intervient Gerard. Ne l'avez-vous pas entendue hurler à la lune ?

— Une nuit j'ai vu une tache sur le tapis et, comme je ne me souvenais pas d'y avoir jeté quoi que ce soit, j'ai levé les yeux et un reflet de lune s'étendait à mes pieds. Est-il vrai que la lune

renferme quatorze mille sortilèges? Une fois je l'ai vue se noyer dans le lac. Y a-t-il de l'eau sur la lune, mon père?

— S'il y a de l'eau, il y a de la vie.

— Mais, y a-t-il de l'eau?

— Je crois que les scientifiques n'en ont pas encore trouvé.

La fillette le surprend. La curiosité est pour lui une vertu majeure, de même que la sagesse met un terme à tout désir. Qui sait où la mènera son tempérament halluciné.

— La lune est un désert avec des cratères – précise Pat.

On ne sait pas comment atteindre la petite Leonora. Ceux qui la connaissent et la côtoient ignorent ce qui va lui arriver. Elle rit peu, c'est pourquoi le père O'Connor aime la voir sourire et entendre son rire. Quand elle lui dit que la race humaine n'est pas supérieure à l'équine, elle le convainc.